

# Bulletin n° 50 pédagogique



## Passé(s) colorisé(s)

À propos de l'exposition *Passé coloré. Famille en guerre*, présentée à l'Abbaye Saint-Pierre de Gand du 25 novembre 2010 au 25 avril 2011.

Dans un texte tardif, Primo Levi critique l'écoute que les jeunes portent au témoignage. Il leur faut, dit-il, des explications claires et franches où victimes et bourreaux sont en rapport les uns avec les autres sans ambiguïté<sup>(1)</sup>. Ne s'arrêtant pas là, il s'interroge sur la responsabilité des témoins : « Avons-nous été capables, nous qui sommes rentrés, de faire comprendre nos expériences ? Ce que nous entendons communément par "comprendre" coïncide avec "simplifier"<sup>(2)</sup> ». Un peu plus loin, il considère que la transmission de l'histoire « se ressent de cette tendance manichéenne qui répugne aux demi-teintes et aux complexités<sup>(3)</sup> ». Pour approcher de façon juste ces complexités, selon lui, il est alors nécessaire de suspendre son jugement moral et de sortir des stéréotypes. Ce texte, Primo Levi lui donne pour titre : « la zone grise ».

On est tenté de faire le rapprochement entre la démarche de Primo Levi et l'exposition *Passé coloré. Famille en guerre* des deux commissaires Bruno De Wever (Instituut voor Publieksgeschiedenis) et Rudi Van Doorslaer (SOMA-CEGES). Autrement dit, ce passé coloré, auquel le pluriel conviendrait d'ailleurs mieux du fait de la variété de ses gammes, serait travaillé de l'intérieur par le débat sur les demi-teintes et la zone grise évoquée par Primo Levi. L'exposition prend en effet le parti de la complexité en retraçant les parcours, durant la Seconde Guerre mondiale, d'individus qui appartiennent à dix familles de Gand.



**Ce passé coloré, auquel le pluriel conviendrait d'ailleurs mieux du fait de la variété de ses gammes, serait travaillé de l'intérieur par le débat sur les demi-teintes et la zone grise évoquée par Primo Levi.**

« Comment des gens ordinaires réagissent-ils en des temps extraordinaires<sup>(4)</sup> ? », est la question que pose l'argumentaire.

En s'appuyant sur les récits de témoins, l'exposition propose aux visiteurs un parcours en dix espaces répartis selon les différentes familles. Le dispositif se veut très complet : tous les types de supports papier, photo, vidéo, audio sont présents. Complet aussi en ce sens qu'aux témoignages sont associés des archives et des documents historiques qui contextualisent ce que le visiteur entend et lui donnent un sentiment de proximité avec

Suite p.2 →

## → Suite de la p.1

les événements. Complet enfin parce que l'on y est fortement sollicité à l'intérieur même de l'exposition (l'usage des audiophones par lesquels on entend les voix de témoins procure une sorte d'intimité avec ces derniers) comme à l'extérieur par un ultime dispositif inhabituel : une téléboîte placée à la sortie de la salle (il s'agit d'une petite cabine qui, comme un livre d'or audiovisuel, permet aux visiteurs de laisser leurs impressions en se faisant filmer). Mais avant d'y accéder, une vaste salle met à disposition dix moniteurs où autant d'historiens et de spécialistes livrent un commentaire explicatif des parcours de chaque témoin. La problématique est la suivante : « la guerre pousse à faire des choix. Même 65 ans plus tard, ces choix ne peuvent pas laisser le visiteur indifférent<sup>(5)</sup>. » Ces phrases méritent attention, mais avant cela, quelques mots sur la variété des témoins et de leurs familles.

Encore lycéenne, Liliane Steenhautte suit un enseignement qui, du fait de la guerre, est devenu chaotique. Son père, qui est animé par une « fibre patriotique » (*sic*), côtoie des Allemands, mais sans collaborer avec eux. Ainsi, ces gens-là semblent s'adapter aux contraintes morales et sociales de la vie sous l'Occupation. Le Dr. Albert van Dessel, quant à lui, revient en Belgique après s'être réfugié en France devant l'avancée du front. Il exerce son métier de médecin avec dévouement portant à la population tous les soins possibles. Rika Demoen est caractérisée par sa famille « résolument flamingante » (un de ses membres se porte même volontaire pour le front de l'Est et y trouve la mort). En août 1944, alors que les Alliés sont très proches, les convictions familiales ne changent guère. Pour Roger Rombaut, c'est le travail obligatoire en Allemagne. Sa famille supporte son absence et tente de vivre tant bien que mal. La situation est précaire. Lily Van Oost est résistante, elle se fait arrêter par la Gestapo, puis, après être passée par la prison de Gand, elle est déportée à Ravensbrück. Avec la partie consacrée à Mona Verhaghe, c'est le destin exemplaire de Juifs persécutés, la famille Zwaaf, qui est retracé : arrestation, fuite, clandestinité, incertitude totale et vulnérabilité, bénéficiant malgré cela de l'aide de non-juifs, les Verhaghe. Ainsi, cette section met aussi en valeur le comportement de Justes. Avec le portrait de Vic Opdebeeck et de Robert, son mari, l'engagement est radicalement humaniste et internationaliste (soutien aux Républicains espagnols). Robert est déporté en Allemagne et choisit le communisme, animé par une ferveur idéaliste. Hubert Van de Castele, lui, est un réfractaire au STO



**La famille devient alors un facteur paralysant sur lequel ont joué les persécuteurs pour mettre en œuvre aussi facilement leur crime. C'est la montée de l'angoisse ressentie par ceux qui étaient privés de droit, puis expulsés de l'humanité, dont ce genre de dispositif ne peut vraiment témoigner.**

qui tente de survivre dans la clandestinité. Il vit à la campagne. Oswald van Ooteghem est l'activiste d'extrême droite d'une exposition qui n'aurait pu se faire sans ce personnage central que l'on retrouve dans chaque communauté et dans chaque pays occupé par les nazis. Son parcours : mouvement de jeunesse de la VNV dans laquelle milite le père, Légion flamande, Waffen-SS, front de l'Est. Aucun regret ni remords (un avenir politique l'attend même après-guerre). La famille Bloch est juive, Max Bloch en est la figure exemplaire. Avant d'être arrêté, il subit humiliations et dépossesion de ses biens dont profite copieusement le collaborateur bien placé auprès des « autorités » qui reprend son négoce.

Ainsi, l'exposition offre une gamme des différents comportements durant l'Occupation, du résistant au pronazi, de la majorité silencieuse qui s'accommode au Juste sauvant des Juifs, du « planqué » au STO, insistant à deux reprises sur l'engagement ultranationaliste et sur la condition des Juifs persécutés. Malgré et

avec toutes ces qualités, plusieurs questions critiques se posent qui nous font revenir à la problématique énoncée plus haut : « la guerre pousse à faire des choix. Même 65 ans plus tard, ces choix ne peuvent pas laisser le visiteur indifférent. »

Passé coloré n'a-t-elle pas tendance à mettre tous ces individus sur le même plan, comme si les choix que chacun avait faits pour contribuer à édifier, diriger ou infléchir son destin bénéficiaient du même degré de libre arbitre ? Comme si nous étions tous libres et égaux devant l'avenir ! En effet, la marge de choix des Juifs persécutés était quasiment nulle dès l'occupation et disparaissait totalement à partir du moment où l'appareil policier et administratif de la Solution finale a commencé à fonctionner grâce aux relais de la collaboration locale. La famille devient alors un facteur paralysant sur lequel ont joué les persécuteurs pour mettre en œuvre aussi facilement leur crime. C'est la montée de l'angoisse ressentie par ceux qui étaient privés de droit, puis expulsés de l'humanité, dont ce genre de dispositif ne peut vraiment témoigner, alors que, à l'inverse, dès que l'on est du côté de l'action, résistance ou collaboration, l'individu garde le bénéfice du choix, même si celui-ci lui est fatal. L'action est un privilège que n'ont pas facilement les persécutés. Le risque de mettre ces dix familles au même niveau est paradoxalement renforcé par la question de la couleur. On a remarqué ces dernières années que de nombreuses archives ont été traitées en y ajoutant des couleurs qu'elles n'avaient pas ou plus, afin d'être présentées au public sous une apparence plus contemporaine. C'est ce que ne manque pas de faire cette exposition qui, en ce sens, est plus colorisée que colorée. En atteste d'ailleurs son affiche et la couverture de son catalogue. Or, coloriser ne procure-t-il

pas un effet de proximité qui tend à placer, là aussi, sur un même plan illusoire tous les comportements et renforce ainsi le parti-pris souligné précédemment ? Incrire l'engagement dans la SS d'un extrémiste ultranationaliste, raciste et antisémite dans la palette des couleurs de la Seconde Guerre mondiale, de même, par exemple, que les choix d'un résistant, cela n'atténue-t-il pas des motivations qui, manifestement assumées, relèvent pour le SS de l'extrême gravité du crime contre l'humanité ? On n'entre pas dans la SS comme dans la résistance. L'usage de la violence par la résistance garde une perspective éthique – et lutte pour celle-ci –, quand le nazisme répondait à une logique destructrice qui visait l'espèce humaine.

Malgré cela, cette coexistence des destins et des mémoires donne à penser et c'est un pari très courageux que tient ce projet. Donner à penser, au-delà des stéréotypes et des facilités de jugement, creuser en deçà du couple victime-bourreau, tout en postulant que les rôles ne sont pas interchangeables, tel est bien une



des tâches éthiques revenant aux témoins et à ceux qui doivent assurer le relais de la transmission mémorielle. Donner à penser, c'est aussi donner à réfléchir (solliciter l'intelligence réflexive de la pensée). Cela signifie en ce cas faire de l'exploration de la zone grise un modèle et l'appliquer à la pluralité des passés des différents groupes et communautés d'une même nation ou de l'Europe (il n'y avait pas d'engagés volontaires dans la SS ni d'ultranationalistes qu'en Flandres). Faire ainsi que nul ne soit épargné par cette démarche, c'est certainement un grand geste que ces acteurs de la mémoire contemporaine flamande propo-

sent, reste aux autres groupes et communautés à se lancer eux-mêmes dans cette aventure intellectuelle et politique.

**Philippe Mesnard**  
Directeur

(1) Primo Levi, *Naufragés et rescapés* [1986], trad. par André Maugé, Paris, Gallimard, coll. « arcades », p. 37.

(2) *Ibid.*, p. 36.

(3) *Ibid.*, p. 36-37.

(4) [www.gekleurdverleden.be/fr](http://www.gekleurdverleden.be/fr), consulté le 14 mai 2011.

(5) *Ibid.*

## À la mémoire de Marcel Foubert

**Cher Marcel,**

Voici que tu nous as brusquement quittés ce 18 février, à l'âge de 78 ans, à notre grande surprise. Ta présence constante, ta régularité à nos côtés, fait que nous n'avions jamais imaginé que nous pourrions nous séparer un jour. C'est une longue amitié de quelque 30 ans qui s'achève ainsi, hors de toute attente.

Elle naquit à l'époque même de la création de la Fondation Auschwitz, en 1980. Fortement intéressé par nos activités, tu participas à l'un de nos premiers voyages d'études à Auschwitz-Birkenau. Et toujours prêt à nous rendre service, tu nous aidas à concevoir et à réaliser notre exposition itinérante portant sur l'histoire de la Seconde Guerre mondiale que des milliers de personnes, et parmi ceux-ci de très nombreux élèves, visitèrent depuis. Et ce n'est pas tout, car tu fus présent à la naissance, en 1986, du Concours de dissertation hérité de l'Amicale Belge des Ex-Prisonniers Politiques d'Auschwitz-Birkenau, Camps et

Prisons de Silésie. Un concours destiné aux jeunes des classes terminales de l'enseignement secondaire, pour lequel tu apportas ton entier soutien et dont tu cultivas le développement. Nombre de thèmes retenus relevèrent de tes propositions. Celles-ci portaient sur des considérations sociales, politiques, économiques, en somme sur des problèmes qui permettaient aux écoliers de réfléchir au rôle qu'ils pourraient jouer à l'avenir dans la société. Tu devins, au décès de la présidente du concours, Mariette Altorfer-Génard, à la demande unanime de tous les membres, à ton tour Président du concours. Notons que le n° 50 du *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, datant de janvier-mars 1996, fut consacré à l'historique du Concours et à la publication des meilleures copies reçues. Si tu fus professeur de mathématiques à l'Athénée de Morlanwelz, la rigueur qu'exigeait ton métier n'avait d'égal que ta gentillesse et ta compréhension des problèmes d'autrui. En parfait humaniste, tu étais sensible aux maux et au devenir de chacun et tu apportais ta



contribution chaque fois qu'il t'était possible de le faire.

Cher Marcel, nous n'oublierons jamais ton esprit de camaraderie, ta jovialité, ton humour, ta bonne humeur, ta simplicité, ton bon sens, ton intelligence, ton dévouement. Tu resteras un ami de chaque jour, pour toujours à nos côtés, même si nous savons qu'aujourd'hui marque un au revoir un peu plus appuyé.

**Daniel Weyssow**

## ERRATUM



Page 30 (ligne 18) : **trois-pièces** – p. 30 (l. 29) : **échecs** – p. 35 (l. 8) : **pourra** – p. 38 (l. 14) : **Légion Wallonie** – p. 41 (l. 3-4), p. 41 (l. 19) & p. 51 (l. 23) : **deux-pièces** – p. 41 (l. 11) : **parce que** – p. 41 (l. 15) : **pseudonyme** – p. 45 (l. 23) : **sport** – p. 47 (l. 19) & p. 91 (l. 35) : **fronts** – p. 49 (l. 17) : **qui** – p. 51 (l. 8) : **vingt jours** – p. 51 (l. 17) : **PolBob** – p. 52 (l. 3) : **s'ensuivit** – p. 52 (l. 30) : **groupes/familles** – p. 53 (l. 2) : **groupes** – p. 54 (l. 19) : **Mademoiselle** – p. 55 (l. 10) : **blanc** – p. 58 (l. 3) : **tout** – p. 61 (l. 11) : **taches** – p. 62 (l. 1) : **mort** – p. 62 (l. 29) : **bâton** – p. 65 (l. 28), p. 68 (l. 15) & p. 84 (l. 38) : **WC** – p. 75 (l. 6/14) & p. 85 (l. 13) : **chou** – p. 76 (l. 11) : **garde-à-vous** – p. 79 (l. 8) & p. 108 (l. 16) : **bagnard** – p. 79 (l. 13) : **soir même** – p. 79 (l. 34) : **toute** – p. 83 (l. 33) : **par-dessus** – p. 85 (l. 24) : **rangs** – p. 92 (l. 32) : **motive** – p. 99 (l. 34) : **blocs** – p. 101 (l. 37) : **flottait** – p. 113 (l. 18) : **jeeps** – p. 114 (l. 9) : **noirs** – p. 155 (l. 30) : **camions** – p. 116 (l. 16) : **wagon** – p. 116 (l. 31) & p. 206 (l. 18) : **Lutetia** – p. 122 (l. 9) & p. 126 (l. 22) : **détonnent** – p. 127 (l. 2) : **Lucerne** – p. 131 (l. 34) : **emploi** – p. 132 (l. 1) : **existants** – p. 133 (l. 7) : **ONU** – p. 134 (légende photo du bas) : **jociste** – p. 143 (l. 16) : **elles** – p. 168 (l. 8) : **Sturmabteilung** – p. 176 (l. 1) : **libérés** – p. 184 (l. 4) : **plus les affiches** – p. 203 (l. 18) : **résistance**.

Merci à **Guy Lauwers** (professeur à la retraite), **Michel Seron** (professeur à l'Institut libre Marie Haps Bruxelles), **Jean Bauwin**, **François Buxant** et **Michel Coleau** (professeurs au Collège Saint-Guibert Gembloux).

## Publications et piste(s) pédagogique(s)

En 2004, le Sénat décide de confier à un petit groupe de chercheurs du CEGES<sup>(1)</sup> une étude relative à l'éventuelle responsabilité des autorités belges dans la persécution et la déportation des Juifs de Belgique durant la Seconde Guerre mondiale. Moins de trois années plus tard, un copieux rapport<sup>(2)</sup> conclut sans détour à la docilité de nos autorités, ce qui conduira le gouvernement à présenter officiellement des excuses au peuple juif en mai 2007. Au-delà de cette repentance, la classe politique a souhaité que les résultats de cette vaste étude bénéficient aux jeunes générations. *La Belgique et la persécution des Juifs*<sup>(3)</sup> d'Anne Roekens<sup>(4)</sup> s'inscrit parfaitement dans ce prolongement en s'adressant plus particulièrement au monde de l'éducation.

L'ouvrage se veut résolument respectueux de la chronologie et permet aisément d'appréhender les aléas de la « solution finale » du point de vue belge. Sont ainsi successivement envisagés la période d'avant-guerre recadrée dans le contexte européen, la période de guerre et les lendemains du conflit. Outre quelques photographies et documents divers dignes d'intérêt, le récit est émaillé de nombreux mots clés (épinglés en gras), ainsi que de diverses mises en contexte et études de cas, va-et-vient – voulu par l'auteure – entre histoire et mémoire.

Une série d'encarts sont parfaitement exploitables par le professeur d'histoire. Citons pêle-mêle quelques exemples révélateurs de la large couverture de l'ouvrage : *les victimes juives en Allemagne et ses implications en Belgique (1933-1939)*, *le gouvernement belge en exil à Londres*, *l'Ordre nouveau*, *l'Association des Juifs en Belgique (AJB)*, *les Belges qui ont sauvé des Juifs*, *la Caserne Dossin à Malines*, *chronologie et nombre de Juifs déportés de Belgique*, *la participation de la SNCB à la déportation, comment les Alliés réagissent-ils à la « solution finale » ?*, *Nuremberg et l'attitude des Alliés face au génocide*, *la répression de la collaboration*



*en quelques chiffres, etc.* Chacun de ces sujets peut aisément prendre place en l'état dans un exercice de compétence.

Une bibliographie sélective clôture l'ensemble. Comme le souligne A. Roekens, « *le rappel et l'analyse des faits permettent une prise de conscience de la multitude des facteurs qui amènent un système démocratique à participer à l'exclusion et à l'expulsion de groupes humains déterminés* ». En concluant l'ouvrage de la sorte, l'auteure incite inmanquablement au nécessaire travail de mémoire, condition primordiale pour une citoyenneté responsable de nos jeunes.

Éric Lauwers

(1) Centre d'Études et de Documentation Guerre et Sociétés Contemporaines (Bruxelles).

(2) R. VAN DOORSLAER (dir.), *La Belgique docile. Les autorités belges et la persécution des Juifs durant la Seconde Guerre mondiale*, Bruxelles, Éd. Luc Pire, 2007.

(3) A. ROEKENS, *La Belgique et la persécution des Juifs*, Bruxelles, SOMA-SEGES/Éd. La Renaissance du Livre, 2010.

(4) Anne Roekens est historienne diplômée de l'UCL (Louvain-la-Neuve), maître de conférences aux FUNDP (Namur).



## UNE REFUGIÉE JUIVE REVOIT SON BIENFAITEUR AMERICAIN 65 ANS APRÈS LES FAITS, JUSTE AVANT LA MORT DE CELUI-CI.

# « Il a refait de moi un être humain »

*« Je suis heureuse et triste à la fois », nous confesse Marie Lipstadt-Pinhas (80). Il y a soixante-cinq ans, à la libération du camp de concentration de Türkheim, la Bruxelloise – alors une fille de quatorze ans – traînassait dans le village en haillons. Un soldat américain lui prit la main et lui offrit une nouvelle robe. En juillet dernier, elle eut enfin l'occasion de remercier cet homme, qui décéda peu après. « Pour les Allemands, j'étais un pou. Cet homme a refait de moi un être humain. »*

« **L**e conte du soldat et de la robe. » Voilà comment l'histoire de Marie Lipstadt-Pinhas et du soldat Harry Hendersin circule depuis quelques semaines en Amérique. Elle, déportée par fourgon à bestiaux de Malines à Auschwitz-Birkenau en juillet 1944. Lui, parachuté un mois plus tôt sur la côte normande pour ensuite accompagner les Alliés et traverser la France, la Belgique et l'Allemagne. C'est à Türkheim, en Allemagne, que leurs chemins se croisent. Pendant quelques minutes seulement, mais cette rencontre est gravée dans la mémoire de Marie Lipstadt.

Tout ce qui précède ne relève pas du conte mais de l'enfer. Un enfer qui a duré huit longs mois. Marie Lipstadt ne sait même pas qu'elle est juive quand elle est arrêtée avec son père et sa mère le 21 juillet 1944 à Bruxelles. « J'avais un an et demi quand mes parents ont émigré de Salonique, en Grèce. Ils étaient non croyants. À la maison, on ne parlait jamais du judaïsme. »

« Quand la guerre a éclaté, mon père a compris que la situation ne nous était pas favorable. Il voulait fuir en Angleterre ou en Grèce. On s'est retrouvés à La Panne, il n'a pas trouvé de place dans les bateaux. Comme les Allemands avançaient, on a rebroussé chemin vers

Bruxelles. Là, mes parents ont essayé de mener une vie discrète. Alors que tous les Juifs étaient obligés de s'enregistrer, mon père a souhaité rester discret. »

### ■ Le nom gratté du passeport

« J'avais 13 ans, j'étais à l'école – on m'appelait *la petite grecque* – et je menais une vie insouciant. Mes parents voulaient soutenir cet effort et ne m'ont jamais parlé de notre origine. Mais eux, ils ont du avoir peur. Ma mère a même gratté le prénom de mon père – Isaac – de son passeport, le remplaçant par Ino. »

« Mon père était comptable dans une petite entreprise qui fabriquait des soutiens-gorges et des maillots de bain. C'est là qu'on nous a arrêtés le 21 juillet 1944. Le chef nous y avait logés après que notre maison à Laeken avait été détruite par les bombardements alliés. Un camion nous a conduits aux caves de la Gestapo, avenue Louise, puis à la caserne Dossin à Malines. Je me souviens très bien de ce voyage. Il faisait beau, on entendait des voix joyeuses à l'extérieur. Mais nous, on pleurait. »

« À Malines, on nous a dénudés. On nous a pris tout ce qui avait de la valeur. On nous a fait subir un examen corporel approfondi

pour trouver des bijoux ou de l'argent cachés. Il régnait une atmosphère d'angoisse, mais pas de panique, parmi les Juifs dans la caserne. Personne n'avait jamais entendu parler des camps de concentration, des chambres à gaz ou des crématoires. On imaginait qu'on nous enverrait en Europe de l'Est pour travailler. Et puis, les Alliés avaient débarqué en Normandie donc on avait bon espoir d'être libérés très bientôt. » Le 30 juillet 1944, Marie Lipstadt-Pinhas et ses parents sont entassés dans le dernier fourgon à bestiaux belge. « Trois jours et trois nuits dans un wagon bourré, puant et suffoquant avec rien sauf un peu de paille, un seau qui servait de toilette, de l'eau et un peu de nourriture. On était contents de descendre à Auschwitz-Birkenau, mais nous sommes entrés dans un cauchemar. Les chiens qui aboyaient, les soldats qui hurlaient, les coups de fouet si on n'avancait pas assez vite... »

« À Malines, on nous avait promis qu'on pourrait rester ensemble, mais on a tout de suite séparé les hommes et les femmes. N'ait pas peur, a dit mon père. *On sera ensemble chaque dimanche.* J'ai cru ses mots. Il était mon père, sa parole était l'évangile. Mais je ne l'ai jamais revu. »

### ■ Cet homme qui a sauvé des centaines de vies

« Un prisonnier qui nous accueillait m'a soufflé à l'oreille que je devais mentir sur mon âge. Dites que vous êtes plus âgé, a-t-il chuchoté aux enfants. Et aux personnes âgées, il a conseillé de se présenter plus jeunes. Il était un vrai héros, cet homme a sauvé des centaines de vies. Car les enfants et les personnes âgées, on les mettait sur des camions séparés pour être transférés vers les chambres à gaz. »

Durant trois mois, Marie Lipstadt et sa mère ont supporté la terreur et les privations de Birkenau. « Prendre des douches froides. Être rasé jusqu'au dernier poil de son corps. Avoir un numéro tatoué sur le bras. Être habillé en haillons. Rester debout durant des heures pour les appels matinaux. La faim, le froid, les maladies... Traîner des pierres pendant des journées entières et ramper à quatre pattes vers sa baraque le soir... »

Suite p.6 →

## → Suite de la p.5

« Un soir, une kapo s'est moquée de nous quand elle a vu qu'on essayait de se réchauffer (*un kapo est un prisonnier qui surveille les autres, ndlr.*). Laissez, disait-elle. Vous aurez bien chaud bientôt. Comme mes parents. Eux aussi ont été gazés et incinérés. Ma mère et moi nous sommes regardées. On n'y a pas cru. On se disait qu'elle était complètement cinglée. Plus tard on a vu comment on sélectionnait les faibles. Alors on a bien compris. »

« Fin octobre 1944, les canons russes tonnaient déjà au loin. Quelque chose était dans l'air, on le sentait, et les Allemands l'ont remarqué aussi. On s'est alignées encore, nues, pour pas subir l'énième sélection par le docteur Mengele, l'Ange de la mort, c'est ce que j'ai appris plus tard. Trois fois, il m'a inspectée sur tout le corps, puis il a voulu connaître mon âge. *Seize ans*, lui ai-je répondu. Ne jamais mentir, m'a toujours dit mon père. C'est la seule fois de ma vie que je l'ai fait. »

« Puis on nous a conduites aux camps de Landsberg, puis de Kaufering et enfin de Türkheim. Des camps de travail qui dépendaient du camp de concentration de Dachau. Les conditions de vie étaient un peu meilleures, mais quand même, il y a eu beaucoup de morts d'épuisement, de faim et du typhus. Mais il n'y avait pas de chambres à gaz et on ne vivait plus avec cette angoisse de mort. Par ailleurs, on voyait de plus en plus souvent passer les avions alliés. »

« Le 25 avril, les libérateurs étaient si proches que le camp a dû être évacué. À pied à Dachau, par groupe de 300 femmes. Le soir, les surveillants ont frappé à la porte d'une famille de paysans. Eux, ils ont dormi dans la ferme, nous dans une grange. On s'est enfuies le matin dans les forêts, poursuivies par les gardiens. »

« J'étais à bout de souffle et je voulais m'arrêter

**« Un soldat américain m'a interpellée. Mais je ne l'ai pas compris. Je pouvais seulement lui montrer mon tatouage. Il m'a pris par la main et on est entrés dans une boutique de vêtements. Là il m'a installée devant le miroir et il m'a montré plusieurs robes, jusqu'à ce qu'il en trouve une qui me plaisait. »**

## Ma première robe

Cette lettre est sans doute la plus émouvante que nous ayons reçue. Nous la publions in extenso.

27 avril 1945. Le canon, toute la nuit, avait tonné et ce n'est qu'au petit matin que les troupes américaines avaient libéré notre camp de concentration très proche du village de Türkheim, en Bavière. Nulle explosion de joie, bien sûr, en pays ennemi, mais, pour nous, la certitude enfin d'en être sorties vivantes. Quatorze ans à peine et déjà, pour moi, la connaissance de toute la cruauté humaine — inhumaine, si l'on peut dire — qui s'était abattue sur nous.

Un peu perdue, il est vrai — que faire d'une toute nouvelle liberté ? — Je déambulais dans Türkheim, à la recherche d'une présence amie, quand un G.I. (N.d.l.R. : soldat américain) de taille énorme m'interpella. Ne connaissant pas l'anglais, je lui montrai mon avant-bras sur lequel, très clairement, il aperçut, tatoué, mon numéro matricule concentrationnaire. Alors, très simplement, sans commentaire, il

me prit la main et nous pénétrâmes sur la place du village, dans une boutique de vêtements, ma foi, encore très bien fournie.

Devant une glace, le G.I. me passa l'un ou l'autre vêtement, l'un trop long, l'autre trop laid. J'étais émue et reconnaissante de voir cet homme prêt à repartir au combat — car la guerre n'était pas encore terminée — se soucier de votre décompte une petite concentrationnaire en haillons. Nous sortîmes sans payer, il faut le dire, sous le regard froid et hostile des commerçants, moi, nantie d'une robe enfin décente, le soldat, très content de lui apparemment. Sur un « bye, bye » retentissant et sans plus, il me quitta et disparut au loin.

Son visage, je ne m'en souviens plus, mais aujourd'hui encore, je garde le souvenir de ce soldat simple et humain, qui sut me redonner l'aspect d'une fillette libre. S'il vit encore — et je l'espère de tout cœur — j'aimerais qu'il sache que je pense souvent à lui, et ce serait merveilleux s'il pouvait se reconnaître dans ce récit.

(Communiqué par Mlle Marie Lipstadt-Pinhas, de Dilbeek.)

mais ma mère m'a entraînée. Si les Allemands t'attrapent, ils te couperont encore les cheveux, elle menaçait. Alors j'ai rassemblé tout mon courage. Par coquetterie, parce que je ne voulais plus vivre cela, plus jamais de ma vie. Heureusement, les Allemands étaient pressés et ils ont abandonné assez vite. »

« On a gagné le centre de Türkheim, à contre courant des Allemands en fuite. C'est là qu'un curé nous a donné asile. Le matin, quand j'ai regardé par la fenêtre, j'ai vu passer une voiture kaki. Et une deuxième. J'ai crié à ma mère : *Maman, maman, on est libre... et on est en vie*, et j'ai couru dehors. Vers la place du village, où les Américains avaient rassemblé quelques prisonniers de guerre. »

« Je suis restée les yeux grands ouverts, puis un soldat américain m'a interpellée. Mais je ne l'ai pas compris. Je pouvais seulement lui montrer mon tatouage. Il m'a pris par la main et on est entrés dans une boutique de vêtements. Là, il m'a installée devant le miroir et il m'a montré plusieurs robes jusqu'à ce qu'il en trouve une qui me plaise. On est sortis sans payer. Les yeux du boutiquier lançaient des éclairs, mais il n'a pas osé protester. Sur un *bye-bye* le soldat m'a quittée. »

## Une lettre qui a traversé le monde entier

Vingt-cinq ans plus tard, Lipstadt écrit une lettre à *La Libre Belgique* pour retrouver le soldat. Elle raconte ce que cette robe a signifié. « J'étais vêtue de haillons sales et puants. Une misérable. Cette robe m'a rendu ma dignité. Elle a su me redonner l'aspect d'une fillette libre. Pour les Allemands, nous n'étions pas des êtres humains, mais les plus bas des animaux. Des poux. Ou même pas ça : des outils. Nous ne valions que le nombre de pièces que nous produisions. »

Sa lettre a traversé le monde et des douzaines de personnes se sont efforcées de dépister son bienfaiteur, mais il a fallu attendre en juillet 2010 pour que les deux entrent en contact. Harry Hendersin avait déjà reçu une copie de la lettre en 1984, mais il l'avait mise dans un classeur. Selon lui, il n'avait rien fait d'extraordinaire à Türkheim. En tout cas, rien durant cette période en comparaison des combats qu'il a livrés dans ces jours, et pour lesquels il avait été décoré plusieurs fois.

Mais quand il montra la lettre à un ami il y a



Het Nieuwsblad – 4/09/2010.



deux mois, celui-ci resta cloué sur place. « C'est toi le type de cette robe ? Tu veux la revoir ? », a-t-il demandé. Harry Hendersin a fait un signe de tête affirmatif et voilà qu'il y a six semaines, Marie Lipstadt a finalement pu lui dire merci, via le webcam. Hendersin était déjà gravement malade et ne pouvait guère parler mais sa petite-fille a servi d'intermédiaire. Marie Lipstadt: « Ce que j'ai senti à ce moment, je ne trouve pas les mots pour vous le dire. Il m'a demandé si j'avais gardé la robe mais je l'avais jetée après la guerre. J'ai jeté tout ce qui me rappelait cette période. J'étais si heureuse de le revoir. Mais maintenant je suis attristée. Il est décédé il y a quinze jours. Il avait 89 ans. »

## Le silence pendant des années

Pendant des années, Marie Lipstadt a fait silence sur son passé aux camps mais après sa retraite elle a commencé à parler pour la Fondation Auschwitz, dans les écoles bruxelloises et wallonnes. « J'ai toujours refoulé cette partie de mon passé. Rentrée chez moi, j'ai tout de suite fait enlever mon tatouage. Les gens me

regardaient dans la rue à cause de ça. »  
 « Ma mère souhaitait que je commence à travailler, mais moi je voulais reprendre ma vie d'avant la guerre. Je voulais aller à l'école, revoir mes anciennes copines. Un oncle à moi a donc financé mes études à l'école commerciale. Puis j'ai commencé à travailler comme dactylographe. À la maison, on n'a plus jamais parlé des camps de concentration, ces discussions se terminaient toujours en pleurs. Ma mère ne s'est jamais remise de la mort de mon père. »  
 « Moi aussi, je l'ai attendu, mon père, pendant des années. C'était quand même impossible qu'une fille faible comme moi ait survécu à cette horreur et pas un homme si fort que lui ! Plus tard, on a appris qu'il était mort à Mauthausen. Même entre amis, on n'en parlait guère parce que c'était trop douloureux, tout le monde avait perdu des membres de sa famille. On ne pouvait oublier ce sentiment: de pourquoi moi, et pas eux... Des 50 000 Juifs à Salonique seulement 2 000 ont survécu à la Shoah. »  
 « Avec ces conférences, je me suis donné un nouveau but dans la vie », raconte-t-elle. « Ils donnent du sens à ce que j'ai vécu. J'insiste

**Photo 1 : Après 65 ans, Marie Lipstadt a enfin pu remercier Harry Hendersin via le webcam. Hendersin, gravement malade, ne pouvait guère parler mais sa petite-fille a tout explicité.**

**Photo 2 : La jeune Marie Lipstadt. « Enfant, je ne savais même pas que j'étais juive. »**

**Photo 3 : Harry Hendersin, qui a été décoré plusieurs fois, estimait qu'il n'avait rien fait d'extraordinaire pour Marie en 1945.**

chez les jeunes pour qu'ils n'oublient pas ce qui s'est passé et qu'ils ne stigmatisent jamais un groupe de personnes. Ils sont toujours très attentifs et quand je vois ce que font les adultes, je perds parfois courage. La façon dont on traite les Roms, le comportement de tant de gens envers les musulmans et les personnes de couleur... je me demande si on a vraiment compris la leçon de cette guerre. »

Willy De Buck  
 Het Nieuwsblad du 4 septembre 2010

## L'ÉQUIPE DU BULLETIN PÉDAGOGIQUE

### Myriam AKHALOUI

Formatrice – Éducation permanente  
à la FGTB de Bruxelles

### Andrée CAILLET-ROZENBERG

Administratrice de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz

### Jean CARDOEN

Institut National des Invalides de Guerre

### Frédéric CRAHAY

Collaborateur à l'ASBL Mémoire d'Auschwitz  
Rédacteur en chef

### Philippe DUMONT

### Anne-Françoise GILLAIN

Enseignante – Collège Notre-Dame de Bon  
Secours, Binche

### Henri GOLDBERG

Secrétaire général de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz,  
Rédacteur en chef du *Bulletin Pédagogique*  
et de *Sporen*

### Brigitte GUILBAU

Enseignante – ITCF Henri Maus, Namur

### Michel HERODE

Chargé de mission à la Cellule  
« Démocratie ou Barbarie »

### Maurice JAQUEMYS

Enseignant retraité

### Eric LAUWERS

Professeur d'histoire –  
Collège Saint-Guibert, Gembloux

### Philippe MESNARD

Directeur de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz

### André LOUVET

Claire PAHAUT  
Historienne

### Clarisse PUTTEMANS

Enseignante – Ville de Bruxelles

### Paul SOBOL

Administrateur de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz –  
Rescapé des camps.

### José VANCAYEMBERG

Enseignant retraité

### Jeannine VANDENVELDE

Enseignante retraitée

### Frank VAN EECKHOUT

Secrétariat de rédaction

### Mémoire d'Auschwitz ASBL

Centre d'Études et de Documentation  
Rue des Tanneurs, 65 – 1000 Bruxelles  
Tél.: 02 512 79 98 – Fax: 02 512 58 84  
info@auschwitz.be – www.auschwitz.be  
Compte: 310-0780517-44

Tout don de 40,00 € (minimum) est  
déductible à l'impôt des personnes physiques.

Ce Bulletin pédagogique est publié sous la  
responsabilité de la Commission pédagogique. Il est  
envoyé gratuitement aux enseignants. Des exemplaires  
supplémentaires peuvent être obtenus dans la mesure  
des stocks disponibles. Les articles publiés n'engagent  
que la responsabilité des auteurs.

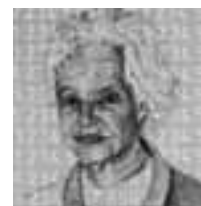
## EXPOSITION FRANCINE MAYRAN

Mémorial national du Fort de Breendonk / 14 mai 2011 – 04 septembre 2011

# « Témoins passifs, Témoins coupables ? »

Francine Mayran, née à Strasbourg de parents juifs alsaciens, est une artiste qui pratique également la psychanalyse ou peut-être une psychanalyste qui pratique la peinture. Comme elle le dit elle-même, le choix des sujets de ses œuvres fut rapidement une évidence: « après des années de peinture de paysages, (...) j'ai eu envie de peindre des groupes en souffrance, je me suis retrouvée face à des images de déportés à la libération des camps. Non, je n'ai pas choisi la Shoah, c'est elle qui m'a choisie. De ce jour je n'ai plus peint que des rescapés. J'ai eu besoin de rompre un silence sur les morts, un silence sur leurs vies, un silence sur les douleurs des survivants et sur celles des descendants ». Cependant, la peinture en général et plus particulièrement celle de Francine Mayran s'adresse à tous et toutes et touche à l'universel: « Il ne s'agit, ni de la tragédie du peuple juif, ni de celle des Tziganes, c'est notre histoire à tous, c'est la tragédie de toutes les guerres qui déciment des peuples, de toutes les oppressions, de toutes les terreurs, de tous les holocaustes ».

Depuis 2009, elle expose dans divers lieux emblématiques, en France et en Allemagne: Mémorial d'Alsace-Moselle de Schirmeck, Conseil de l'Europe, Centre Mondial de la Paix à Verdun, Centre Européen du Résistant Déporté au Camp du Struthoff, ... Désireuse d'exposer prioritairement dans des lieux porteurs de sens et de s'ouvrir de nouveaux horizons, c'est presque naturellement qu'elle contacta le Mémorial, lieu symbole et de mémoire par excellence de la persécution politique nazie en Belgique. C'est ainsi que



le projet d'exposition au Mémorial National du Fort de Breendonk naquit et prit son envol. Depuis, deux autres acteurs belges nous ont rejoints: la Caserne Dossin de Malines, le lieu de départ de plus de 25 000 Juifs vers Auschwitz et les camps nazis ainsi que la ville Boortmeerbeek, lieu de l'attaque du XX<sup>e</sup> convoi de déportés juifs, le 4 avril 1943.

Ces trois lieux sont unis par l'histoire de la déportation qu'elle soit de répression ou de persécution. Symbole de cette déportation, trois gares, trois endroits de vie qui devinrent lieux de départ ou de passage vers la mort. Le train également. Symbole de modernité, de mobilité, de rapidité; trait d'union entre les hommes, dévoyé par l'Occupant nazi pour en faire un instrument de séparation, de disparition, de mort.

→ [www.fmayran.com](http://www.fmayran.com)

Publication réalisée grâce au soutien de



SPF Sécurité Sociale  
Service des  
Victimes de la Guerre

Avec le soutien de la Communauté française

Éditeur responsable: Baron Paul HALTER  
Mémoire d'Auschwitz asbl – Rue des Tanneurs, 65 à 1000 Bruxelles.